Document généré le 3 juil. 2025 00:55

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Commentaires

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20582ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (25), 30–37.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NON
Eugène Ionesco
Gallimard, 1986; 29,95 $

«Le critique est, d'abord et avant tout, le représentant du goût du public, il est, jusqu'à l'excès, l'homme du juste milieu. C'est un lecteur comme un autre, la parole en plus. [...] cela veut tout simplement dire qu'à partir de quelques livres il donne forme à ce que tout un chacun, dans sa pauvreté imaginative et spirituelle, a éprouvé et ressenti.» (p. 206)

Être critique, c'est travailler à partir du travail des autres. Ne rien faire et prétendre savoir. Ne jamais créer mais se croire apte à discourir sur la création. L'essai d'Eugène Ionesco rassemble des textes écrits alors qu'il avait 20 ans et habitait la Roumanie, un pays qui périodiquement, comme tous les pays, se cherche une personnalité et se croit loin de l'Occident pensant.

Le critique Ionesco démontre du même souffle l'inutilité et le caractère essentiel de la critique littéraire. On prendra pour exemple les deux textes qu'il nous présente du même livre: ***La nuit bengali*** de Mircea Eliade. Le premier texte fait la preuve que la Roumanie attendait depuis longtemps cet écrivain. Le second texte montre la «grossièreté» du roman d'Eliade, sombre plagiat de la littérature européenne et classique.

Le pire, c'est que les deux textes tiennent. Ionesco fait ainsi la preuve qu'un critique ne peut jamais se tromper. Il se contente d'adopter un point de vue et de s'y tenir pendant quelques feuillets. Tout est possible. Tout est pensable. Une œuvre neuve n'est pas évaluable, elle est trop jeune. On la compare, on lui nuit. On refuse la comparaison, on lui nuit aussi. Seul le temps peut dire la vérité, mais alors il y aura longtemps que le critique aura disparu.

Voilà un essai qui désarme et qui enchante. Un essai qui nous jette par terre. Mais aujourd'hui on se relève de tout n'est-ce pas? Même d'un livre. Vive la littérature! Vive Ionesco!

Marc Chabot

RAHEL VARNHAGEN
La vie d'une juive allemande à l'époque du romantisme
Hannah Arendt
Tierce, 1986; 34,95 $

CAHIERS DU GRIF
Hannah Arendt
Printemps 1986; n° 33; 14,95 $

HANNAH ARENDT
Elisabeth Young-Bruehl
Anthropos, 1986; 135FF

Hannah Arendt ne tenait pas à publier son premier ouvrage. Terminé en 1933, il vient de paraître en français, une trentaine d'années après sa publication en anglais et en version originale allemande. Et les réticences de l'autrice s'expliquent. Même dans ce livre où elle n'avait pas encore atteint sa maturité d'écrivaine, Arendt dépasse bien des penseurs, mais mesurée à son aune propre, elle déçoit. Désireuse de raconter la vie de Rahel Varnhagen «telle qu'elle eût pu elle-même la narrer», c'est-à-dire sans faire appel à des points de vue apparus ultérieurement et en restant fidèle à la critique que Rahel Varnhagen faisait d'elle-même, Arendt nous livre en effet une biographie dans laquelle le fil des événements et le contexte

disparaissent beaucoup trop sous des réflexions — souvent très belles il est vrai — sur la condition de paria, le jeu du romantisme, l'amour ou l'incapacité de choisir.

Peut-être Rahel Varnhagen n'était-elle pas un sujet qui convenait à Arendt. La première pratiquait abondamment l'introspection, la seconde était tout entière tournée vers les problèmes de son époque — antisémitisme, institutionnalisation de la terreur, maintien de la démocratie. La première s'exposait à la vie pour qu'elle l'atteigne «comme une averse sans parapluie», la seconde cherchait, par la pensée et la parole, à provoquer ne fût-ce qu'une petite éclaircie dans les «sombres temps» qui étaient les siens, et qui restent les nôtres.

Aussi réfractaire aux masses qu'au totalitarisme, Arendt n'a jamais cessé d'affirmer la nécessité de préserver l'espace politique, lieu sans cesse menacé mais essentiel où, selon son idéal, chaque individu pourrait faire entendre aux autres une parole raisonnée sur les questions qui relèvent de la vie commune. C'est en ce sens que son œuvre conserve toute son actualité pour les femmes, comme le souligne Françoise Collin dans l'introduction aux ***Cahiers du Grif***. Où l'on peut aussi lire, notamment, un très bel adieu de l'écrivaine américaine Mary McCarthy à Arendt, une longue lettre de Karl Jaspers (qui resta son ami après avoir été son professeur), quelques inédits de la philosophe et un texte d'E. Young-Bruehl sur la biographie comme genre.

Hannah Arendt d'E. Young-Bruehl rend avant tout compte, ainsi qu'il convenait, d'un itinéraire intellectuel — que les amitiés, d'ailleurs, ont marqué autant que les événements historiques. Fondé sur une documentation abondante, ce livre offre un bel exemple de ce que donne, chez un biographe, l'alliance d'un solide esprit de synthèse et d'une grande affection.

Sylvie Chaput

ARISTOTE ET SON ÉCOLE
Joseph Moreau
P.U.F., 1985; 57,90 $

La première édition de cet ouvrage date de 1962. Introuvable depuis, les Presses Universitaires de France ont eu la bonne idée de le remettre en circulation dans le cadre du renouveau des études aristotéliciennes qui a cours un peu partout depuis une dizaine d'années (renouveau quelque peu timide, cependant, puisqu'il doit subir la forte concurrence de la philosophie allemande qui a réussi jusqu'à faire régresser la philosophie analytique, même en Amérique du nord, et qui a maintenant sa scolastique patentée). Nul ne philosophe actuellement, se fait-on presque dire, s'il ne le fait à l'allemande. Vladimir Jankélévitch s'en plaignait d'ailleurs récemment, lui qui a remis en valeur la tradition russe et espagnole.

Joseph Moreau a voulu dans ***Aristote et son école*** donner une vue d'ensemble de la méthode et de la pensée aristotélicienne. La première partie s'intitule «Dans le sillage du platonisme»: ça se comprend, étant donné qu'Aristote fut l'élève de Platon pendant environ 20 ans. Les autres parties suivent de près les moments et les caractères de l'œuvre (celle que nous connaissons, la moitié

ayant été perdue): «Le savoir» (sur la logique), «L'Être et le Monde» (sur la métaphysique et la philosophie de la nature), «L'âme» (sur la théorie de la connaissance), «La vie humaine» (éthique et politique). Quant à la dernière, traitant de «L'école d'Aristote», elle dégage les grandes lignes et les principales péripéties de l'héritage aristotélicien en Orient comme en Occident depuis le Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui.

Pratiquant Platon autant sinon plus qu'Aristote — ce qui lui permet rapprochements et distinctions —, Joseph Moreau a écrit un livre savant, clair et plein de fraîcheur dont on notera, outre la qualité de son index et de sa bibliographie remise à jour, qu'il prend ses distances par rapport aux commentateurs, médiévaux notamment, d'un des piliers de la philosophie.

Martial Bouchard

LANCELOT ET LA CHEVALERIE ARTHURIENNE
Jean Markale
Imago, 1985; 24,70$

Si on a pu rattacher le roi Arthur, présent dans nombre d'anciens textes, à un chef gallois du VIe siècle, si on a retrouvé les noms de Tristan et d'Iseult sur une stèle datant de la même époque, le personnage de Lancelot, quant à lui, apparaît pour la première fois dans ***Le chevalier à la charrette*** de Chrétien de Troyes, soit vers 1180.

Pourtant, et c'est l'une des prémisses de Jean Markale, Lancelot ne constitue pas pour autant une création littéraire. Le grand celtisant débute son argumentation en dégageant les traits caractéristiques du héros. Fort de ses découvertes et aidé de l'onomastique, il peut entreprendre un patient travail de généalogiste, grâce auquel Lancelot se voit attribuer une longue liste d'ancêtres: héros celtiques évidemment, mais aussi héros issus de récits d'Asie Centrale et de la littérature védique. Cette longue recherche permettra finalement à l'auteur de jeter un regard pénétrant sur la signification de la chevalerie arthurienne, vision idéalisée d'un monde qui n'a jamais existé.

Dans sa démarche, Markale se sert de différentes méthodes, des plus modernes à la plus éculée. Si on le suit facilement lorsqu'il utilise la thèse de Georges Dumézil sur la tripartition fonctionnelle indo-européenne, on est un peu surpris de le voir donner parfois dans la plus pure orthodoxie ➧

SÉBASTIEN JAPRISOT
l'auteur de L'ÉTÉ MEURTRIER

La passion des femmes

« Les meilleurs livres sont ceux qu'on fait attendre. On commence à connaître les trucs de Japrisot. Je sais d'avance qu'il va me promener par des chemins très tarabiscotés avant le coup de théâtre final... Mais je sais aussi que l'itinéraire me réservera des grands bonheurs d'écriture. Et puis, de toute façon, comme c'est le livre de la rentrée, il faudra l'avoir lu pour avoir quelque chose à dire cet hiver, dans les salons... » (Pierre Foglia, La Presse)

« Il faut d'urgence "prendre en marche" l'imagination de Japrisot pour, en quatre cents pages menées tambour battant, grapiller encore un petit morceau d'été, d'humour et de folie sur l'automne, l'esprit de sérieux et la réalité qui, déjà, prennent toute la place. »
(Josyane Savigneau, Le Monde)

« Avec son rythme savamment orchestré, sa musique parfois dissonante et sa vigueur sans faille, ce pavé de quatre cents pages est morceau de choix et de roi. »
(G. Pudlowski, Le Point)

« Le dernier piège d'un auteur à l'imagination redoutable. » (Marianne Alphant, Libération)

En librairie à 21,95$

DENOËL

freudienne; j'avoue avoir été confondu par certaines de ses interprétations cosmiques relevant de ce qu'on a appelé la théorie indo-européenne de l'origine des mythes et du folklore, théorie récusée depuis longtemps.

Cependant, cela ne dépare que fort peu ce livre qui s'inscrit dans la lente exhumation des soubassements de la culture et de l'imaginaire occidentaux. Et on doit savoir gré à son auteur de s'être fait l'archéologue de ce chevalier errant, prototype de tous nos Luke Skywalker et autres Lone Ranger.

Maurice Pouliot

FEMMES IMAGINAIRES
L'Ancien Testament au risque d'une narratologie critique
Mieke Bal
HMH, 1985; 19,95 $

La ***Bible*** se prête à une lecture simpliste et non analytique fondée sur un credo auquel le lecteur adhère (ou non); or, la philologie a permis d'établir que, loin d'être un texte unifié dicté par un être suprême, la ***Bible*** constitue un immense travail collectif, un *patchwork* composé de fragments, contes populaires, textes de loi, poèmes et fables de différentes époques. Cependant, elle est aussi un texte canonique, consacré, définitif dont la lecture est hégémonique. Son apparente cohérence masque les intérêts sous-jacents des groupes dominants qu'a favorisé l'occultation de certains éléments pour en faire ressortir d'autres, jugés plus favorables.

La narratologie, en tant qu'instrument d'analyse critique, permet de dégager les efforts d'obscurcissement d'intérêts divergents qui ont été refoulés. Dans cette optique, l'auteure a cherché ce qui se cachait derrière le récit, quelle vision de l'histoire en émergeait, et c'est là l'intérêt de son œuvre.

C'est ainsi que, si l'idéologie majeure véhiculée par la

Bible est celle du patriarcat, à l'image de l'ancienne société hébraïque, un autre discours, caché celui-là, révèle l'aspect occulte de cette domination. En étudiant certains extraits de la ***Bible*** sous l'angle du féminisme, Mieke Bal a été amenée à tester la solidité de l'oppression dont les femmes ont été victimes; elle a identifié un certain nombre d'indicateurs qui suggèrent que cette domination était lourde à exercer pour ceux qui s'en étaient investis. En effet, elle était assortie d'incertitudes et de doutes quant à la légitimité même de ce pouvoir, doutes qui ont peut-être favorisé l'émergence de la société occidentale d'aujourd'hui, plus respectueuse des droits égaux pour les deux sexes...

Jacqueline Ramoisy

L'HOMME
Anthropologie: état des lieux
Biblio n° 4046, 1986; 12,95 $

Fondée par C. Lévi-Strauss en 1961, la revue ***L'homme*** célèbre ses 25 ans par un numéro destiné à faire le point sur la situation actuelle en anthropologie. Les 23 articles qui le composent ont donc comme objectif de repérer les orientations générales de la recherche. Les fréquentes références aux travaux britanniques et américains n'arrivent pas à cacher qu'il s'agit d'éthnologie *française*, avec ce que cela comporte de provincialisme, de tics et d'idiosyncrasies. Les auteurs donnent souvent l'impression que l'anthropologie est née avec Lévi-Strauss.

L'accent premier est mis sur le symbolique: sémiotique, psychanalyse (post-)lacanienne, linguistique chomskyenne sont les cadres «méthodologiques» les plus fréquemment cités. Cette fixation explique sans doute le silence à peu près total sur l'anthropologie économique, l'analyse du sous-développement, l'anthropologie appliquée, etc., tous domaines où on a moins l'occasion de s'extasier sur l'esprit humain. La crise de la discipline et son «éclatement» apparaissent donc au lecteur normal moins comme une situation épistémologique que comme les effets des obsessions des chercheurs. Débordés par les impératifs des sociétés qu'ils étudient, ils s'entêtent à travailler sur des objets de peu de conséquence. Nulle surprise à voir les gens ordinaires ne pas les prendre au sérieux.

Bref, on est dans la Culture. C'est si peu en accord avec les priorités sociales actuelles que depuis quelques années, ***L'homme*** a dû chercher à élargir son marché en publiant en anglais près de la moitié de ses articles (ce dont on ne trouvera d'ailleurs pas mention dans cet ouvrage...). Si les textes rassemblés sont vraiment représentatifs, la situation ne risque guère de s'améliorer. La plupart sont universitairement intéressants, mais leur impact sur le reste du monde sera à peu près nul.

Pierre-André Tremblay

LES RÊVES ET LA MORT
Marie-Louise von Franz
Fayard, 1985; 35,00 $

Poursuivant la route tracée par Jung, Marie-Louise von Franz explore, dans ***Les rêves et la mort***, le domaine de l'inconscient au moyen des manifestations que nous en donnent les rêves des mourants et les mythes, témoignages des grandes civilisations. Loin toutefois de percer le mystère de la mort, ses recherches l'amènent à se poser sans cesse de nouvelles questions que ni la psychologie des profondeurs, ni la physique moderne ne parviennent véritablement à éclairer.

«Admettre l'existence d'un corps subtil, c'est considérer qu'on peut passer graduellement de la matérialité grossière d'un corps (qui se manifeste en dépense d'énergie) au psychisme pur. Ce que nous appelons énergie physique et ce que nous appelons énergie psychique ne seraient alors que deux aspects d'une seule et même énergie.» (p. 253) Outre la difficulté de penser l'identité au-delà du corps, cette hypothèse semble permettre certains espoirs bien qu'elle ne puisse dissiper l'angoisse qui naît de la tentative d'imaginer ce que la raison ne peut saisir: une forme d'existence inconnue. «D'après le récit de Jung, tout se passe comme si les espoirs, les souhaits, les désirs et les craintes, c'est-à-dire l'affectivité, se détachaient dans la mort du «je» quotidien; Il ne reste alors que ce qui a été et continue d'être.» (p. 202) À la lumière, justement, de cette affectivité, la mort, telle qu'elle est décrite dans le témoignage de Jung,

peut demeurer inquiétante et dénuée de sens. Sans émotions et sans chaleur humaine, l'existence aurait-elle un quelconque attrait? La solitude que cette perspective évoque peut-elle susciter autre chose que l'angoisse? Mais, dans le même ordre d'idée, est-il possible seulement d'imaginer l'inquiétude qui nous a peut-être assailli dans le chemin étroit et sombre qui nous a mené à la lumière le jour de notre naissance...

Sylvie Trottier

EXERCICES D'ADMIRATION
Essais et portraits
Cioran
Gallimard, 1986; 12,50 $

Le titre donné à cette série d'essais disposés chronologiquement a de quoi surprendre. À première vue, on serait tenté de croire que la discipline que suppose l'exercice sied mal à l'admiration. Toutefois, Cioran, Roumain d'expression française, précise dans «Confession en raccourci»: *Je n'ai pas écrit une seule ligne à ma température normale* (p. 203). L'écriture est donc chez lui un exercice au premier degré parce qu'il lui a fallu soumettre ses impulsions (agressives et destructrices, avoue-t-il) aux exigences de la mise en forme qui, du même coup, le libéraient de sa propre violence. Ces exercices privilégient l'échec et le *ratage providentiel* (p. 194); pour Cioran, rien n'est plus déplorable que la reconnaissance sociale ou le malheur d'être compris. Dans cette optique, l'admiration devient ambiguë. En s'intéressant davantage à l'œuvre rêvée qu'à l'œuvre réelle, Cioran ne se place jamais en-dessous de l'auteur qu'il aborde, au contraire, l'admiration donne la sensation de surplomber son sujet. C'est parfois l'œuvre qui sert de prétexte: celle de Joseph De Maistre, de Valéry ou de Saint-John Perse; ou alors ce sont des portraits qui confondent habilement la personnalité et l'œuvre comme dans les évocations de Beckett, Eliade, Borges ou Michaux. Certains nous sont moins familiers (Maria Zambrano, Weininger, Guido Ceronetti) mais nourrissent avantageusement l'écriture de l'essayiste; émotivement ou intellectuellement, positivement ou même par la négative. La liste des auteurs énumérés piquera sans doute la curiosité des lecteurs, mais le plaisir tiendra sur-

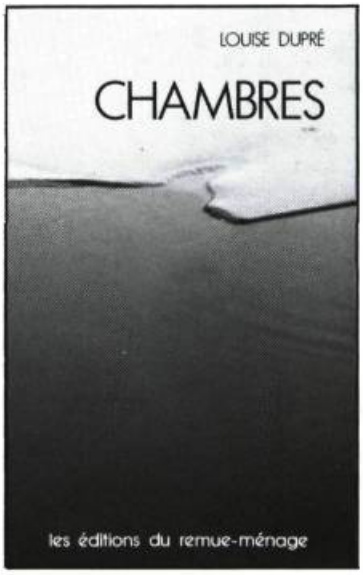
CHAMBRES
LOUISE DUPRÉ

«... je dirai entre nous il n'y aura jamais que nous, mortels, mais vivant, vivante malgré tous les doutes et l'amour dans l'amour. Le soir s'y profilera, recouvrira la chambre et les draps. Nous seuls saurons être là...»

CHAMBRES, c'est une atmosphère, un climat, une intimité où les corps et les mots se lient, où la mémoire se tourne à la fois vers le passé et l'avenir. Un texte où le calme laisse transparaître le sentiment d'urgence face à la vie et à la mort.

De la même auteure que *LA PEAU FAMILIÈRE* (éd. du remue-ménage) prix Alfred-Desrochers 1984.

96 pages. Prix en librairie: 9,95 $ DIFFUSION DIMEDIA



les éditions du remue-ménage

tout au tempérament de Cioran, à son admirable pessimisme et à sa fascination pour un mysticisme dévasté, à une approche du monde qui place l'étranger au-dessus du culturel.

Jacques Paquin

PRISMES
Critique de la culture et société
Theodor W. Adorno
Payot, 1986; 31,50 $

Prismes réunit une série de textes écrits et publiés entre 1937 et 1953. Comme toute la pensée d'Adorno, ils ouvrent toujours de nouvelles portes à la réflexion qui exige des analyses et des critiques *véritables* de la culture et de la société modernes. Le travail de la pensée adornienne dépasse en effet tant en lucidité qu'en profondeur la simple critique d'art et les analyses politiques habituelles. Qu'il examine la production ou la réception de certains penseurs (Mannheim, Spengler, Veblen, Benjamin), d'écrivains (Huxley, Proust, Valéry, George, Hoffmansthal, Kafka) ou de musiciens (Bach, Schönberg), Adorno ne se contente jamais de simplement décrire, constater ou commenter, il cherche et analyse toujours le «contenu de vérité» et le mouvement des pensées et des œuvres. À travers les éclats, les «prismes» qu'il en saisit, c'est toujours la réalité historique qui dévoile ses paradoxes, ses contradictions, ses morcellements, ses mutilations. La puissance et l'exigence de sa critique frappent souvent au cœur le vide et le confort d'habitudes de pensée développées par un système culturel où tout est déjà «donné» et bien ficelé, parce que ce n'est jamais que cela qui se *vende*...

En plus de réunir des articles importants (dont celui sur le jazz, célèbre erreur de jugement d'Adorno), ***Prismes*** a l'avantage de la clarté et permet au lecteur non rompu aux difficultés de l'écriture d'Adorno

d'accéder à des avenues essentielles de sa réflexion.

On peut saluer le travail de traduction qui permet aujourd'hui de se nourrir à la richesse et à la force de la pensée adornienne, par rapport à laquelle il s'agit *encore* de se situer, malgré de nécessaires dépassements (une expression désigne même, en Allemagne, la difficulté des critiques à assumer cette postérité: «nach Adorno», soit: «après Adorno, *quoi*?»). L'urgence d'une réflexion réellement critique sur les manifestations et les sens des productions culturelles de *notre* modernité ajoute d'autant plus d'actualité et d'intérêt à cette œuvre dont il faut souhaiter une plus grande, sinon totale accessibilité aux lecteurs francophones.

Marie-Noëlle Ryan

LE MOYEN ÂGE RETROUVÉ
Louis Grodecki
Flammarion, coll. Idées et Recherches, 1986; 75,00 $

Le nom de Louis Grodecki figure dans toutes les bonnes bibliographies de base sur l'art roman et sur l'art gothique. Grodecki, qui est mort en 1982, a été l'un des disciples les plus prolifiques d'Henri Focillon. Son œuvre est aussi vaste que son influence. ***Le Moyen Âge retrouvé*** restitue une petite partie de sa production: on a rassemblé là des textes s'échelonnant sur toute la carrière du médiéviste. La sélection à laquelle les «éditeurs» sont parvenus est l'aboutissement d'une double préoccupation: rediffuser des textes difficiles à trouver et, parmi ceux-là, retenir des textes caractéristiques de l'œuvre de Grodecki.

Louis Grodecki était un esprit éclectique, le découpage du recueil en témoigne. Il s'est passionné pour l'architecture et la sculpture, pour le vitrail, pour la peinture; il a pris la mesure du rôle qu'ont joué dans le développement de certaines formes des moines-bâtisseurs comme Guillaume de Volpiano; il a encore réussi à *penser* et à cadrer la transition entre roman et gothique («le style 1200»).

Les études les plus remarquables du ***Moyen Âge retrouvé*** offrent au lecteur l'expérience toujours spectaculaire d'une traversée impeccable entre des détails isolés (par exemple, des chapiteaux à thèmes dissonants) et leur synthèse, souvent ouverte sur des faits d'un autre ordre (le champ d'influence et l'existence même d'un atelier régional jusque-là inconnu). Certains textes montrent un Grodecki érudit, occupé à renverser bout pour bout des postulats de l'histoire de l'art médiéval. L'argumentation, dans ces brillants exercices, se tient toujours tout près du concret de l'objet, et les ouvertures sur l'arrière-plan théologique et sur la symbolique religieuse contemporaine ne nous éloignent jamais de l'anecdotique des formes que Grodecki cherche à expliquer. Les lecteurs non spécialistes, que l'hermétisme et l'austérité effraient à juste titre, n'ont vraiment rien à craindre à s'aventurer dans ces parages.

De textes en textes, à travers les redites inévitables dans ce genre d'ouvrage, les convictions, les obsessions de Grodecki se font jour et donnent à voir les lignes de force des thèses

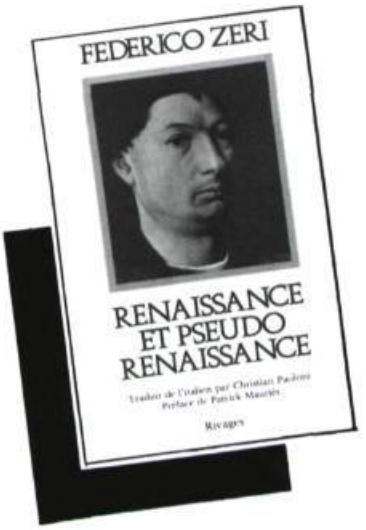
désormais classiques de ce très grand médiéviste. Les présentateurs qui interviennent à quelques reprises dans le recueil sont restés discrets, se contentant d'évoquer rapidement la place, l'apport et la postérité de Grodecki. Leur contribution ne verse à aucun moment dans le panégyrique et se développe plutôt sur le mode du soulignement. On laisse les textes et les œuvres qu'ils commentent s'imposer d'eux-mêmes.

Le Moyen Âge retrouvé est aussi un outil de référence, assorti de deux index, d'une généreuse iconographie (en noir et blanc) et d'une bibliographie complète des travaux de Louis Grodecki.

Dominique Chassé

RENAISSANCE ET PSEUDO-RENAISSANCE
Federico Zeri
Rivages, 1985; 13,95 $

Federico Zeri appartient à la classe des *connoisseurs*, des experts, dont le savoir, empirique, s'exerce au niveau le plus rigoureusement formel des œuvres d'art. On peut donc difficilement parler d'une thèse dans le cas de cet ouvrage, puisque l'auteur, armé d'une forte érudition muséologique, se maintient toujours en deçà de l'interprétation, même sociologique,



pratiquant ce que Panofsky appelait la description préiconographique, soit l'analyse formelle des motifs et des styles.

L'entreprise de Zeri est clarificatrice. La réduction qu'il opère du «style de la Renaissance» à l'usage rationalisé de la perspective spatiale et à la correspondance de la structure interne (anatomie et intériorité) et de la structure externe des personnages lui permet de démêler la confusion trop souvent faite entre, d'une part, la Renaissance comme moment historique et la Renaissance artistique et d'autre part, dans le champ de l'art italien du Quattrocento, la Renaissance proprement dite, d'origine florentine, et la «Renaissance obscure» ou «Pseudo-Renaissance», qui serait un amalgame des motifs gothiques et des pratiques nouvelles. L'observation de ces différences stylistiques, de ce côtoiement et de ce mélange de systèmes représentatifs parfois opposés n'est pas nouvelle; toutefois, une telle restriction dans l'emploi du terme *Renaissance*, en art, éclaire de manière surprenante les pratiques artistiques du XVe siècle italien. Outre de mettre en relief la grande diversité des écoles régionales (à commencer par celle de Sienne), l'usage de cette acception, par exemple, nous fait voir en Botticelli, malgré son iconographie renaissante, un artiste de la Pseudo-Renaissance.

Malgré que ce livre s'adresse avant tout à des initiés, tout lecteur curieux du discours sur l'art pourra en apprécier l'étonnante «économie du regard», pour citer le préfacier. Ce recours à la méthode positiviste — qui peut être perçu comme une réaction à la crise qui secoue le champ de l'interprétation de l'art — me laisse cependant sceptique: doit-on, pour clarifier l'histoire de l'art, en occulter toute signification?

Pierre-Stéphane Aquin

ADIEU TARZAN
Helen Franks
Jour, 1986; 14,95 $

Cet ouvrage porte sur «les hommes, leurs changements et l'évolution de leur comportement provoqués par le mouvement des femmes» (p. 19). L'auteure y livre les résultats d'une enquête menée sans prétention scientifique, en Grande-Bretagne, auprès de 70 hommes de 19 à 59 ans de professions diverses pour savoir «ce qu'ils sont et comment ils se voient à la maison, au travail, comme pères, amants, amis, collègues» (p. 11) et qu'elle a interrogés, plus spécifiquement, sur des thèmes comme la paternité, les tâches domestiques, les relations père-fils, l'éducation des garçons, la fertilité, la contraception, le harcèlement sexuel, les groupes d'hommes, le pouvoir, l'homosexualité, etc. Le point de vue des hommes sur ces questions est accompagné de nombreuses références à des enquêtes ou recherches contemporaines faites par des psychologues, des maisons de sondages ou autres.

La problématique de cet ouvrage — soit la perception qu'ont les hommes du mouvement des femmes et son influence dans leur quotidien — est originale. En raison de la diversité des thèmes abordés notamment, ce sujet est cependant traité superficiellement à partir, de plus, de concepts douteux comme celui de la libération des femmes: en effet, l'auteure pose comme préalable et à tort, que le féminisme a libéré les femmes de leur oppression. Enfin, et contrairement à ce qui est écrit à son endos, le livre ne révèle rien de très surprenant, rien qu'on ne savait déjà sur les relations femmes-hommes. Comme l'on s'y attendait, il en ressort que les hommes se sentent menacés par le mouvement des femmes mais pas assez profondément cependant pour que s'amorcent chez eux des changements substantiels. Et c'est la volonté de conserver les rôles sexuels traditionnels tels qu'ils sont et ont toujours été, qui particularise le point de vue des hommes ainsi décrit.

Andrée Gagnon

Dictionnaire des Sciences Historiques
Ouvrage publié sous la direction d'André Burguière
Ce qui est assigné à l'histoire n'est plus une tâche de résurrection, c'est un travail de compréhension. Aussi, ce dictionnaire s'attache à faire l'inventaire des méthodes, des concepts, des objets, des domaines de l'histoire et de tout l'acquis historiographique.
Volume relié pleine toile sous jaquette en couleurs
Collection "Grands Dictionnaires". 704 pages - 78,95 $
puf

LES LIVRES DES PUF QUESTIONNENT LE MONDE
Distributeur exclusif: **les éditions françaises inc.**
1411, rue Ampère, Boucherville, (Québec) J4B 6C5
Tél.: (514) 641-0514, 871-0111, 1-800-361-9635

LES VIES SECRÈTES DE MARILYN MONROE
Anthony Summers
Presses de la Renaissance, 1986; 21,95 $

Anthony Summers nous fait entrer dans la vie de Marilyn Monroe par la porte de derrière: derrière la *poster-girl* qui s'étale encore sur nos murs, derrière la fille de rêve qu' Hollywood fabriqua.

Quelle lamentable existence il nous révèle alors! Femme mal aimée alors qu'elle était le plus célèbre sex-symbol de son temps, toute sa vie en quête d'un équilibre qu'elle ne trouva jamais, en proie, jusqu'à sa mort, à une solitude désespérée. Mais aussi, une femme ambitieuse et entêtée qui choisit délibérément d'être star, en travaillant son corps et son image en grande perfectionniste, en collaborant étroitement avec la presse qu'elle savait puissante. Très tôt dépassée par la gloire, sa personnalité s'effrite jusqu'au bord de la folie.

Malgré la compassion qu'inspire le personnage en soi, l'ouvrage d'A. Summers n'échappe pas aux règles agaçantes du genre, avec ses fins de chapitres à effet, ses photos-chocs (on y voit même Marilyn... après l'autopsie!), ses détails indiscrets.

L'auteur cherche néanmoins à épurer l'image post mortem de Marilyn en réalisant un travail rigoureux de journaliste-enquêteur, remettant en question chaque témoignage, balayant les idées fausses, jusqu'à reconstruire un portrait psychique bouleversant — car très plausible — de la star et à démystifier les circonstances de sa mort.

Au delà de l'anecdote, l'ouvrage propose une réflexion sur le phénomène des stars, sur la machine hollywoodienne, sur les abus de pouvoir et la corruption.

Patricia Belzil

COMMUNICATIONS
Le croisement des cultures
Seuil, n° 43, 1986; 22,95 $

Il y en a pour tous les goûts, ou presque, dans le numéro 43 de *Communications*. Titré *Le croisement des cultures*, il aborde le racisme sous plusieurs angles. L'ouvrage comprend quatre sections allant du général au particulier, de la *recherche fondamentale* aux analyses de cas, et présente finalement des expériences individuelles. La mise à contribution de plusieurs disciplines apporte un pluralisme intéressant par la variété de ces angles d'approche. Philosophe, on appréciera la discussion sur l'universalité des droits de l'homme; historien, on s'intéressera à la qualité du regard rétrospectif; anthropologue, on se captivera pour l'ethnocentrisme repéré chez *nos* classiques; sinologue, on participera à cette comparaison entre les cultures chinoise et occidentale; exégète, on réfléchira à la nécessité de la confrontation religieuse; nationaliste, on se surprendra du parcours de Naipaul; sociologue, on mesurera les effets des idéologies et de l'acculturation et on évaluera l'intégration des émigrés en France; préoccupé d'ethnicité, on se penchera sur l'impact du tourisme dans la constitution d'une identité culturelle; linguiste, on cherchera ce qui fait la *xénité* d'une langue et on s'inquiétera du refus de la traduction comme expression d'une peur de l'Autre; voyeur, on vivra avec une famille hispanophone établie en Californie; féministe et littéraire, on se régalera de cette correspondance d'exilées. Même sans allégeance disciplinaire ou chômeur cultivé (!), on ne manquera pas d'y trouver une possibilité d'élargir un univers souvent trop restreint par ses préférences ou ses expériences.

J'ai particulièrement goûté l'article de Clifford Geertz décrivant si bien le style et le ton de l'école britannique en ethnologie. L'échange de courrier entre Nancy Huston et Leïla Sebbar constitue aussi une finale très réussie en permettant d'appréhender de l'intérieur les effets de la Différence. Cela suffit à faire oublier la résurgence d'un vieux fond d'humanisme et la saturation de références à Foucault.

Marie-France Paradis

ENTRETIENS AVEC ERNST JÜNGER
Julien Hervier
Gallimard, 1986; 11,25 $

Ernst Jünger a maintenant 90 ans. Julien Hervier l'a rencontré et a réalisé ces entretiens que viennent de publier les éditions Gallimard et qui constituent l'une des plus belles introductions à l'œuvre du grand écrivain allemand.

Cet homme raconte notre siècle. Il y a vécu. Il vit encore mais il habite maintenant un petit village et est devenu ce que l'on peut nommer un observateur du monde. Durant sa vie, il a écrit, mais il a aussi été soldat à deux reprises. Il a parcouru le monde. Il s'est intéressé aux affaires de notre monde, mais aussi à la nature, plus particulièrement aux coléoptères. Jünger est une sorte de Thoreau contemporain. Un homme qui, comme il le dit lui-même, est maintenant un *patriarche*, pas seulement un vieux.

Il y a plusieurs manières d'entrer dans l'œuvre de Jünger. Les entretiens de Julien Hervier en sont la preuve. Romancier, essayiste, amant de la nature, Jünger déroute et en même temps demeure un guide pour comprendre le monde dans lequel nous sommes.

Je pense qu'on commence à peine à comprendre le peuple allemand. On commence à peine, un peu partout dans le monde, à lui pardonner la guerre d'Hitler. Mais ce début de pardon nous fait voir surtout nos erreurs, et c'est une bonne chose. Jünger est un cas. On aura mis du temps à accepter l'idée qu'on pouvait être soldat allemand et être humain, comme si cela demeurait une impossibilité. Pourtant c'est en

lisant un écrivain comme Jünger qu'on peut le mieux saisir là où se trouvent nos préjugés sur l'Allemagne d'hier et celle d'aujourd'hui.

Comme le dit très justement Jünger: «L'homme qui tue des millions d'êtres vivants, on lui donne la main; celui qui veut parvenir à une vision exacte de quelques espèces, on la lui refuse. C'est un peu comme si l'on donnait la main à l'homme qui travaille à la bombe atomique; et celui qui travaille son fusil à la main, comme il m'a fallu le faire un certain temps, on le trouve suspect.»

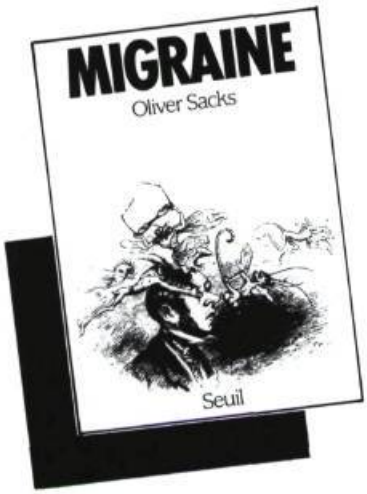
Je suis convaincu qu'en ouvrant le livre d'Hervier vous aurez le goût d'ouvrir l'œuvre de Jünger. C'est un beau cadeau d'anniversaire qu'on vient de lui faire. Il était temps.

Marc Chabot

MIGRAINE
Oliver Sacks
Seuil, 1986; 24,95 $

Les céphalées et la migraine figurent parmi les symptômes et les troubles fonctionnels qui poussent une bonne partie de la population à avoir recours aux services de santé. Si vous souffrez de maux de tête et l'avez signalé à vos proches, peut-être vous a-t-on lancé l'éternelle boutade: *C'est bon signe!*? Si vous faites partie de cette tranche de population aux prises avec ce problème, consolez-vous: Freud et Lewis Carroll étaient eux aussi migraineux.

Le neurologue Oliver Sacks dans ***Migraine*** dépeint les migraines comme des événements à la fois physiologiques et symboliques. Après avoir traité des milliers de patients, Sacks s'est aperçu que la migraine avait un *sens*. Il n'a donc pas cherché à établir le portrait-type d'une *personnalité migraineuse*, un tel profil était impossible à tracer vu la diversité des pathologies et des histoires personnelles des patients.



Le lecteur de ***Migraine*** s'aventure malgré lui sur cette longue route de la compréhension de la migraine, cheminant à travers ses paysages étranges et énigmatiques. Sacks invite à l'auto-exploration des causes infiniment diverses de la migraine. Il n'apporte pas de réponses, ni de traitements miracles (il n'en existe pas), mais propose une vision d'ensemble de cette douleur qui souvent n'est qu'un *déguisement* nécessaire à l'économie physiologique ou émotionnelle d'un individu. Cette vision holistique permet d'approcher la migraine *comme une forme particulière de drame symbolique dans lequel le patient a traduit des pensées et des sentiments importants*. Et le Dr Sacks utilise pour ce faire un langage simple, n'abusant pas des termes techniques à moins qu'ils soient indispensables.

Susy Turcotte

LE CINÉMA AMÉRICAIN
Les années trente
Olivier-René Veillon
Seuil, Point Virgule n° 40, 1986; 7,25$

Sous son titre trompeur, cet ahurissant ouvrage ne cache qu'un dictionnaire de 18 metteurs en scène américains des années trente. Derrière l'appellation d'essai inédit que claironne le dos de la couverture, aucune approche historique sérieuse du système hollywoodien, alors à son apogée, mais un catalogue de perles involontaires et de clichés servis dans un verbiage d'une rare pédanterie. Veillon cultive les lieux communs, chérit la redondance et courtise les formules creuses. La plus plate évidence se masque ici sous la plus lourde périphrase. Une idée simple, «Chez Capra, des personnages innocents s'opposent à un monde corrompu», traduite en patois *veillonien*, devient ceci: les personnages sont «prêts à révéler, par l'ingénuité qui les désigne, la perversité du monde dont ils sont innocents» (p. 41). À croire que Veillon est payé à la ligne... ou qu'il écrit sous mescaline! Il n'est pas rare en effet de rencontrer sous sa plume des phrases de ce genre, surréalistes à force d'être ampoulées (et de ne vouloir rien dire): «La pupille sombre et vibrante dans le blanc de l'œil est la valeur première qui, dans

l'invasion des variations infinies du noir et du blanc, conduit le sens dans l'ordre de la précision la plus grande.» (p. 23). Bref, pour le lecteur à la recherche d'un bon ouvrage de vulgarisation sur le sujet, ces déblatérations sont évidemment à fuir.

Thierry Horguelin

L'HIER ET L'AUJOURD'HUI
en
Art
Architecture
Aménagement
le magazine
CONTINUITÉ
Dans les meilleurs kiosques et librairies. Abonnement 14 $ (4 numéros). Les Éditions Continuité, C.P. 387, Haute-Ville, Québec, G1R 4R2, (418) 692-1653.